


Stanisław Jasionowicz

Université pédagogique de Cracovie
stanislaw.jasionowicz@up.krakow.pl

 <https://orcid.org/0000-0002-8918-1404>

LES ANABASES DE SAINT-JOHN PERSE ET DE ZBIGNIEW HERBERT

The Anabases of Saint-John Perse and Zbigniew Herbert

ABSTRACT

This article deals with the motif of “anabasis” in the poetry of Saint-John Perse and the Polish poet Zbigniew Herbert. The former, a poet and diplomat, gave this title to a poem written in the early 1920s, before he stepped onto the stage of international politics of the interwar period. It, in a way, anticipates his professional and existential choices. Herbert’s “Anabasis” appeared in 1983 in his collection of poems entitled *Raport z oblężonego miasta* [*Report from a Besieged City*]. Although two generations and vastly different geopolitical points of origin separate the authors of these poems, both writers left their “small homelands” (Guadeloupe, Lwów), to become witnesses to history filled with socio-political events in the face of which they could not remain neutral. Saint-John Perse began his own poetic “anabasis” in 1940, as an “exile” having escaped to the USA. Zbigniew Herbert published his “Anabasis” in a time when communist Poland would, once again (following the institution of Martial Law in 1981), would confirm his “internal exile.” Personal contexts aside, the “anabases” of Perse and Herbert represent a search for the “right word” which anticipates the script of existence or which is a meditation on exile, expressing through modern poetic means the desire to recover, or constantly (re)construct, their imaginative and spiritual homelands.

KEYWORDS: Saint-John Perse, Zbigniew Herbert, 20th century poetry, anabasis, exile, existential experience, poetry and politics, poetry and biography

Est-il légitime d’établir un parallèle entre deux poètes sous prétexte qu’ils aient écrit chacun un poème intitulé « Anabase » ? Certainement pas, si on se limitait à l’analyse comparative de deux poèmes en question. Par contre, il serait intéressant de réfléchir sur leur cheminement en tant qu’hommes et poètes par le biais des espaces imaginaires que le terme *anabase* déclenche. Notre propos sera focalisé sur les procédés poétiques auxquels recourent le Français – Saint-John Perse et le Polonais – Zbigniew Herbert et sur le lien que tissent ces deux poètes entre le culturel, l’existentiel et l’archétypal. Ainsi, ils créent des micro-univers mythiques, fondés sur l’image d’un itinéraire douloureux mais honorable, qu’on puisse associer à toute entreprise humaine, condamnée à l’échec ou vouée à la gloire.

Le mot *anabasis* (ἀνάβασις) signifie en grec classique « l’ascension », « l’expédition vers intérieur » ou encore: « la montée vers le Haut Pays ». Les Grecs anciens, familiarisés avec la mer, l’employaient souvent pour désigner le mouvement conduisant de la côte

vers l'intérieur du pays¹. Le terme *anabasis* apparaît aussi dans les textes de Platon, notamment dans le septième livre de *La République* où le philosophe déploie l'allégorie de la caverne et de ses prisonniers, expliquant ainsi l'ascension de l'homme vers le monde des idées: « Voilà précisément, cher Glaucon, l'image de notre condition. L'autre souterrain, c'est le monde visible: le feu qui l'éclaire, c'est la lumière du soleil: ce captif qui monte à la région supérieure et la contemple, c'est l'âme qui s'élève dans l'espace intelligible » (Platon 1883 : 70).

Les lecteurs de la littérature classique évoqueront aussi *Anabase*, l'œuvre la plus célèbre de Xénophon. Ce soldat, aventurier et entrepreneur, vivant aux Ve et IVe siècles avant Jésus-Christ, est l'auteur d'un récit autobiographique, écrit à la troisième personne et racontant l'histoire de l'expédition manquée du prince perse Cyrus le Jeune contre son frère Artaxerxès à la tête d'une armée de douze mille six cents mercenaires grecs, dont Xénophon faisait partie. Après la mort de Cyrus, lors d'une bataille décisive qui a eu lieu à une centaine de kilomètres de Babylone, les Grecs, privés de leur commanditaire et de leurs chefs (assassinés fallacieusement sur l'ordre d'Artaxerxès), se retrouvent donc abandonnés au milieu de l'hostile royaume de Perse. Désespérés, ils se réorganisent pourtant, choisissant Xénophon pour l'un de leurs nouveaux chefs et entreprennent une marche vers leur patrie. Au bout de plusieurs mois de pérégrinations, après la traversée des déserts et des montagnes enneigées d'Arménie, combattant en chemin des peuples ennemis et négociant avec d'autres, les Grecs gagnent enfin la côte de la Mer Noire.

L'œuvre de Xénophon connut un grand succès auprès de ses lecteurs d'époque et féconda l'imagination des conquérants et explorateurs des espaces inconnus et sans limites. Selon certains commentateurs elle aurait été lue un siècle et demi plus tard par Alexandre de Macédoine – devenant l'une des sources d'inspiration importante de ce grand guerrier et visionnaire, l'incitant à la conquête du continent asiatique. Notons aussi, qu'au IIe siècle après Jésus-Christ, l'historien romain d'expression grecque Flavius Arrien (Arrianus Flavius) écrit *Anabasis Aleksandri*, l'histoire de la conquête de l'Asie par Alexandre Le Grand. Le titre fait clairement allusion au texte du mercenaire grec. Inutile d'ajouter que c'est l'histoire du conquérant macédonien et pas celle de l'aventurier originaire d'Athènes qui anima l'imagination collective aux siècles suivants, reprise par la culture européenne occidentale et réécrite abondamment à partir du Moyen Âge – depuis les « romans d'Alexandre » multiples, par les représentations littéraires des héros historiques mythifiés, jusqu'aux narrations politiques des temps modernes.

ANABASE DE SAINT-JOHN PERSE

Issu d'une famille créole de juristes et planteurs, installée en Guadeloupe depuis le début du XIXe siècle, Alexis Leger a vécu une enfance heureuse parmi les plantations de canne

¹ Notons en ce lieu la multiplicité de sens possibles, engendrés par le couple : ana – basis. La racine « basis » (« ce avec quoi on fait un pas, le pied » et, par extension, « la partie d'une chose qui sert comme de fondement et de soutien », de « bainō » - « marcher » ; le préfixe « ana » : « de haut en bas », « en arrière », « de nouveau ». Les sens symboliques du mot « anabase » jouent sur ses qualités imaginaires « dynamiques » et « statiques ».

à sucre dans les Antilles Françaises, au sommet de la puissance coloniale de la France. À l'âge de douze ans, suite à une décision irrévocable de son père, il quitte sa terre natale avec sa famille, pour s'installer en France². Devenu diplomate, entre 1916 et 1921 il est secrétaire de l'ambassade à Pékin: c'est à cette période-là qu'il écrit un long poème de quarante pages qu'il intitule *Anabase*, publié dans « La Nouvelle Revue française » en 1924 sous pseudonyme de Saint-John Perse qui deviendra plus tard son nom littéraire. De retour en France, Leger est nommé secrétaire général au Quai d'Orsay et suspend son activité poétique pour vingt ans. Victime des luttes « claniques » au sein du gouvernement Paul Reynaud, limogé en mai 1940 et déchu de la nationalité française par ses compatriotes lors de l'établissement du gouvernement du général Pétain, il s'exile aux États-Unis où, grâce à l'aide de l'admirateur de sa poésie Archibald MacLeish, il exerce le métier de « consultant littéraire à mi-temps » dans la Bibliothèque du Congrès à Washington. C'est aux États-Unis, installé à Long Beach Island, sur la côte atlantique, qu'il renoue avec la poésie et publie en 1942 le recueil *Exil*. Il rejette et réitère son refus de participation aux actions politiques du général de Gaulle, ainsi que toute autre proposition de renouer avec la politique française d'après-guerre. Jusqu'en 1958, Leger-Perse revendique un statut d'exilé. En 1957 il s'installe dans le Midi de France dans une maison offerte par ses amis américains, faisant des allers – retours fréquents entre la France et les États-Unis. Récompensé en 1960 par le prix Nobel, il meurt en 1975 sans avoir revu sa petite patrie guadeloupéenne.

Dans sa lettre à Paul Claudel du 10 juin 1911 le jeune poète écrit: « J'aimerais seulement qu'il me fût donné un jour de mener une « œuvre », comme une *Anabase*, sous la conduite de ses chefs. Et ce mot même me semble si beau que j'aimerais bien rencontrer l'œuvre qui pût assumer un tel titre. Il me hante (Fels 2009 : 20). Le titre *Anabase* ne fait aucune référence directe à l'*Anabase* de Xénophon. Pourtant, les deux textes semblent s'opérer dans un même espace imaginaire/archétypal dense et inexploré, où il faut prendre des décisions aux conséquences fondamentales pour la survie (sans parler de la gloire finale) ou qui mènent à la perdition³. Voici un passage témoignant, au-delà des particularités du style de l'*Anabase* (texte, écrit dans un temple taoïste abandonné et dont le premier Chant est inauguré par les vers « Sur trois grands saisons [...], j'augure bien du sol où j'ai fondé ma loi »), de sa réflexion poétique sur les modalités de ces choix :

Pour une année encore parmi vous! Maître du grain, maître du sel, et la chose publique sur les justes balances!
Je ne hélèrai point les gens d'une autre rive.
Je ne tracerai point de grands

² Le poète évoquera son passé heureux dans les vers de « Images à Crusoe », « Pour fêter une enfance » ou « Éloges ». Giovanna Devincenzo suggère, en s'appuyant sur les analyses de L. Fels (2009), de M. Gallagher (1998), ou encore celle de R. Ventresque (1995), que « la naissance antillaise a été déterminante à la fois pour l'existence d'Alexis Leger et pour l'écriture de Saint-John Perse » (Devincenzo 2009 : 3).

³ Ne s'agirait-il pas là d'une allusion (sinon : d'une analogie imaginaire) à l'entreprise des mercenaires grecs « sous la conduite de leurs chefs », ces derniers étant confrontés aux multiples revers de fortune mais qui resteraient responsables de ceux qui leur ont confié leur sort ?

quartiers de villes sur les pentes avec le sucre des coraux. Mais j'ai dessein de vivre parmi vous.

Au seuil des tentes toute gloire! Ma force parmi vous! Et l'idée pure comme un ciel tient ses assises dans le jour (Perse 1960 : 110–111).

Les pérégrinations à travers le désert de Gobi que le poète-diplomate effectue à l'époque de la rédaction d'*Anabase* ont sans doute contribué à construire les bases « imagées » de son cycle: « Vous savez que je suis un spécialiste et un habitué des déserts. J'ai parcouru maintes fois les sables du Gobi, à l'époque où j'ai sauvé la dernière impératrice de Chine, en organisant sa fuite de Pékin, alors aux mains des insurgés manchoux » (Bosquet 2009 : 258). Les aventures obscures du poète semblent anticiper la grande aventure politique qui l'attend. Interviewé par Pierre Mazars en 1960, le poète constate : « *Anabase* a pour objet le poème de la solitude dans l'action. Aussi bien l'action parmi les hommes que l'action de l'esprit, envers l'autrui comme envers soi-même. J'ai voulu rassembler la synthèse non pas passive mais active de la ressource humaine » (Perse 1982 : 108). Selon Henriette Levillain

ce dilemme entre l'action et la contemplation, la vie de meneur des hommes et la marche solitaire dans le désert, compose la structure binaire d'*Anabase*. Tantôt nomade, tantôt sédentaire, tantôt chef de tribu, tantôt fondateur de ville, le narrateur, parlant à la première personne, y hésite entre la jubilation immédiate que procure l'arbitrage de la vie publique et l'attente inquiète des productions de la rêverie solitaire (Levillain 2005 : 37).

La conception de la poésie comme « une haute fonction, [...] comparable à celle qu'il tenait lorsqu'il dirigeait le Quai en tant que secrétaire général » (Levillain 2005 : 82) et complétée par l'idée de l'ascension, de la montée dans le haut pays du pouvoir sur les mots et sur le sort des nations entières, permet de faire d'emblée (mais, peut-être, à tort) un pont de liaison entre l'histoire de l'anabase d'Alexandre le Grand plutôt que celle de Xénophon. Ses futurs choix politiques contestables et contestés (son rôle dans l'élaboration des traités de Locarno et de Munich entre autres), la catastrophe politique et morale d'une politique de « la paix à tout prix »⁴ au moment crucial de sa carrière diplomatique, sa fidélité à ce qu'il comprenait être les principes de la diplomatie française (qui aboutit par son refus de la coopération avec de Gaulle, ce « sauveur de l'honneur des Français »), enfin son exil « géographique » et « intérieur » aux États-Unis – toutes ces circonstances dramatiques pourraient mettre aussi fin à sa vocation d'écrivain. À l'issue de la seconde guerre mondiale, son aspiration à la gloire poétique est dotée dans sa patrie d'une forte dose de réticence de la part du milieu littéraire et politique – venant souvent de ceux qui n'avaient pas résisté à la tentation de collaboration avec les envahisseurs allemands. Saint-John Perse fera son retour à l'expression poétique de son être au monde « vitaliste » et contemplatif à la fois au moment, où la défaite personnelle et l'humiliation lui ont offert le sort de l'Étranger, auguré dans les vers d'*Anabase*.

⁴ Selon Henriette Levillain Alexis Leger était convaincu (et il le restera même après la signature du pacte germano-soviétique d'août 1939 qui a abouti par le partage de la Pologne entre l'Allemagne d'Hitler et l'Union Soviétique de Staline) que l'avenir de la paix, à l'issue de la guerre – était entre les mains d'une URSS territoriale » (Levillain 2005 : 48). Voir aussi ses propos sur Staline (Bosquet 2009 : 300).

ANABASE DE ZBIGNIEW HERBERT

Zbigniew Herbert, poète, essayiste et dramaturge polonais né à Lwów en 1924 (aujourd'hui Lviv, en Ukraine) passe une enfance heureuse dans une famille fort aisée dans l'atmosphère multiculturelle de la Pologne orientale d'avant la seconde guerre mondiale. Sa jeunesse est pourtant marquée par l'invasion germano-soviétique en 1939 à la suite du pacte Ribbentrop – Molotov, quand les soviets y établissent leurs ordres par les purges et déportations, et par l'occupation consécutive de la ville par les Allemands. En 1944 les Herbert quittent Lwów⁵, pour atteindre en 1944 Cracovie, occupée encore par les hitlériens. Avec l'installation du régime communiste soviétique à partir de 1945, la famille Herbert partagera le sort de centaines de milliers d'hommes, femmes et enfants, le sort des soumis, expatriés, exilés et déportés, tous confrontés avec le régime totalitaire imposé que certains de ses bénéficiaires semblaient pourtant accepter. Ses études futures en économie, en droit, en histoire de l'art et en philosophie, déménagements multiples dans plusieurs régions de la Pologne « stalinisée » sont aussi la période d'une émigration intérieure, de son exil. Il exerce plusieurs métiers mineurs et s'abstient de publier. Au moment du dégel politique relatif après 1956 Herbert publie son premier recueil poétique (*Corde de lumière*); c'est à cette époque-là que voient le jour ses recueils de poésie et livres d'essais importants. A partir de 1958 il effectue une série de voyages et de séjours prolongés dans plusieurs pays d'Europe, il résiste pourtant à la tentation d'émigrer. Mis à l'index en 1975 par les autorités communistes, il soutient l'opposition anti-communiste en Pologne. Dans sa biographie de Herbert, Zofia Siedlecka note : « Il se considérait comme un animal politique, il a affiché au WC le slogan : « Tout est politique » ; mais la politique courante le dégoûtait ; il y avait en lui avant tout une énergie vitale qui le poussait à réagir aux injustices – non seulement celles qu'il observait en Pologne – c'est de Paris qu'il envoyait sa lettre au président américain Bush en soutien des Kurdes » (Siedlecka 2002 : 350). Dans les années 90. il s'engage dans le processus des évolutions de la Pologne, sortant de sa dépendance du système soviétique. Il connaît alors la gloire d'un des plus grands poètes du XXe siècle, mêlée avec quelques gouttes de fiel : à partir du moment où il rompt sa longue amitié avec Adam Michnik, ancien opposant au régime communiste en Pologne (et, après 1989, rédacteur en chef de « Gazeta Wyborcza », quotidien libéral influent), il devient l'objet d'hostilité de la part de certains milieux intellectuels⁶. Il continuera d'accuser dans ses publications de cette période certains d'anciens opposants au régime de conformisme et de relativisme de leurs choix politiques et idéologiques. Candidat au prix Nobel à partir des années 60., il ne connaîtra jamais le goût de cette gloire. Il meurt à Varsovie en 1998⁷.

⁵ Comme Saint-John Perse à ses « Iles », Herbert ne reviendra jamais à Lwów, son « Alexandrie d'Europe Orientale ».

⁶ Cf. J. Trznadel et ses entretiens avec les écrivains polonais sur leurs rapports avec le système communiste, où Zbigniew Herbert critique certains de ses collègues-écrivains pour leur accès au communisme (Trznadel 1986). Dans son article consacré aux écrivains polonais qui, après une période de revirement idéologique au service du régime, se sont tournés vers la dissidence, Maria Delaperrière ne mentionne pas Herbert : or, celui-ci n'a pas accédé au « flirt » avec le pouvoir et son « émigration intérieure » n'a pas été précédée par la période « idéologique » (Delaperrière 2012).

⁷ Le rappel de quelques faits de la vie de Saint-John Perse et de Herbert nous semble nécessaire pour établir les parallélismes de leurs destins (exil géographique et intérieur, intérêt pour la politique et la déception, leur non-conformisme).

Cet engagement, combiné avec l'attrait pour la Grèce ancienne a trouvé son écho dans plusieurs de ses écrits. Son bref poème *Anabase*, publié en 1983 dans le recueil *Rapport de la ville assiégée*⁸ peu après l'annonce en Pologne de l'état de siège, étouffant les espoirs éveillés par le mouvement de la « Solidarité », semble se référer explicitement au texte de Xénophon:

Les condottieres de Cyrus la légion étrangère
accomplirent impitoyables – c'est vrai – ils massacraient
deux cent quinze marches quotidiennes
– tuez-nous mais nous n'irons pas plus loin –
trente-quatre mille six cent cinquante stades

exaspérés d'insomnie ils allaient par des contrées sauvages
des gués peu sûrs des cols enneigés et des étendues salées
se taillant un passage dans les corps vivant des peuples
par bonheur ils ne prétendaient pas défendre la civilisation

le fameux cri sur le mont Théchès
est faussement interprété par des poètes sentimentaux
ils trouvèrent simplement la mer soit l'issue de leur cachot

ils firent un voyage sans Bible ni prophètes ni buissons ardents
sans signes sur la terre sans signes dans le ciel
avec la conscience cruelle que la vie est une grande chose (Herbert 2012 : 376-377)

Dans son poème, Herbert donne des preuves directes de sa lecture de Xénophon : Cyrus et ses troupes, les paysages désertiques et montagneux du chemin de retour des « dix mille », le fameux cri sur le mont Théchès (Thalassa! Thalassa!, La mer! La mer!), renvoient bel et bien au texte classique de référence. De même, l'image des mercenaires grecs, remplissant leur devoir de guerriers, déterminés à rejoindre leur patrie, malgré leurs faiblesses et leurs incertitudes, s'orientent vers la notion classique d'*arété* (ἀρετή), signifiant en grec: « vertu », « courage et force face à l'adversité ». Le passage du poème qui semble particulièrement significatif pour ce propos: (« ils firent un voyage sans Bible ni prophètes ni buissons ardents/ sans signes sur la terre sans signes sur le ciel ») met en question le caractère « inspiré », « dirigé de l'extérieur » de l'action, du courage d'être.

Les Grecs anciens furent obsédés par la recherche des signes qui leur auraient permis de pénétrer la volonté des dieux, comme en témoigne aussi le texte de Xénophon. Les deux vers du poème de Herbert cités peuvent surprendre : le poète polonais, ce passionné de la culture classique semble ignorer la présence des pratiques divinatoires, décrites minutieusement par l'auteur grec. Mais c'est une ignorance intentionnelle – le passage ne sert pas au poète à dépeindre la réalité culturelle de la Grèce ancienne: Herbert pose le problème du pouvoir des idoles (signes faux) à l'époque moderne.

Comment distinguer de « vraies » images des images « fausses » ? Que reste-t-il à l'homme contemporain, tant de fois trompé par de fausses idoles ? Herbert tente de répondre à cette question fondamentale dans son poème « La puissance du goût » :

⁸ Z. Herbert, *Raport z oblężonego miasta*, Paryż, 1983. La traduction française de ce recueil (*Rapport de la ville assiégée*), in : Herbert 2012.

Cela n'exigeait pas beaucoup de caractère/ce refus ce désaccord et cette obstination/nous l'avions l'once de courage nécessaire/mais au fond c'était une question de goût/Oui de goût/ où entrent filaments d'âme et cartilages de conscience//[...] Ainsi l'esthétique peut-elle être utile dans la vie/il ne faut pas négliger la science du beau/avant d'adhérer il faut étudier sérieusement/la forme de l'architecture le rythme des fifres et tambours/les couleurs officielles l'indigne rituel des enterrements//[...] Nos yeux et nos oreilles refusèrent d'obéir/les princes de nos sens choisirent un exil orgueilleux (Herbert 2012: 437).

À travers les images d'une épuration intérieure et de vigilance, se développe l'attitude d'une « humilité active », permettant de mieux entendre son for intérieur. Herbert manifeste une telle démarche dans plusieurs de ses poèmes, dont « Monsieur Cogito et l'imagination » pourrait servir de bon exemple : « Monsieur Cogito n'a jamais prêté foi/aux tours de l'imagination/[...]il n'était pas chez lui/ dans les jungles d'images enchevêtrées/[...]il voudrait rester fidèle /à la clarté incertaine » (Herbert 2012 : 311–314). L'imaginaire de la compassion va de pair avec l'envoi moral « ascétique » et dynamique en même temps: vide ton esprit en rejetant tout espoir de récompense, libère-toi des efflorescences de ton « moi », crois à la « clarté incertaine », continue ton chemin – enseigne ses lecteurs l'alter ego du poète⁹.

L'INSOUTENABLE LÉGÈRETÉ DE L'EXIL ET LA GLOIRE D'UN RETOUR (IM)POSSIBLE

Les *Anabases* de Zbigniew Herbert et de Saint-John Perse ne suivent pas de près les pas de Xénophon. Les deux poètes se réfèrent plutôt à ce que les Grecs anciens appellent *metabasis*, c'est à dire une expédition de l'âme. Leurs œuvres sont le fruit d'une réflexion poétique sur la possibilité des signes « vrais », dans la construction de leurs *artes poeticae* et dans l'établissement des principes de leur « art de vivre ». Ce questionnement se manifeste chez Saint-John Perse par le recours à l'abondance d'images-symboles, lui permettant d'anticiper son chemin de « gloire », synonyme d'accomplissement poétique et existentiel, qui s'est avéré difficile et parsemé de déceptions. La reconstruction de son Moi profond s'effectuera lors de son exil américain, dans les pages de ses recueils *Exil* et *Pluies*, publiés aux États-Unis :

Ma gloire est sur les sables! Ma gloire est sur les sables!... Et ce n'est point errer, ô Pérégrin,
/ Que de convoiter l'aire la plus nue pour assembler aux syrtés de l'exil un grand poème né
de rien, un grand poème fait de rien... [...] J'ai fondé sur l'abîme et l'embrun et la fumée des
sables. Je me coucherai dans les citernes et dans les vaisseaux creux [...] (Perse 1960 : 151).

Et encore, dans les *Pluies* :

Lavez, lavez, [ô pluies] l'histoire des peuples aux hautes tables de mémoire: les grandes annales officielles, les grandes chroniques du Clergé et les bulletins académiques. Lavez les bulles et les chartes, et les Cahiers du Tiers État; les Conventions, les Pactes d'alliance et les grands actes fédératifs ... [...] (Perse 1960 : 188).

⁹ Cf. Z. Herbert, « Péroration de Monsieur Cogito » (Herbert 2012 : 271).

Les images métaphoriques, évoquées par le poète, fort de son expérience politique douce-amère, sont construites maintenant autour de l'aridité du paysage désertique et de la pluie purificatrice, auxquelles s'ajoutent les images de la grandeur immesurée de la mer de son enfance¹⁰. C'est ainsi que la géopolitique rejoint la géo-poétique dans un fantasme/rêve d'une autoréalisation du Pèlerin-Étranger » d'Anabase.

La gloire à laquelle semble aspirer Herbert passe, elle aussi, par l'expérience de dénouement, se manifestant par l'austérité (la retenue) de son imaginaire poétique. La méfiance Herbertienne des images fausses et des idoles corrompues est complétée par le sentiment (au sens fort du terme) de solidarité avec les victimes des prétendus « défenseurs de la civilisation », des « maîtres du monde » usurpateurs. En entreprenant son anabase littéraire, conduisant vers « la toison d'or du néant » comme son « ultime récompense », le poète ne transmet pas un message nihiliste, mais plutôt un envoi vitaliste, fondé sur l'idée de devoir moral – comparable à une expédition de sauvetage, entreprise sans la moindre hésitation et sans garantie de réussite ou de gloire finale. En témoignerait la situation de Thucydide du poème, intitulé « De l'usage des classiques »:

au quatrième livre de la *Guerre de Péloponnèse*
Thucydide raconte l'histoire de son expédition manquée
au milieu des longs discours des chefs
des batailles des sièges des épidémies
de la toile dense des intrigues
des manœuvres diplomatiques
cet épisode est comme une épingle
dans une forêt

la colonie athénienne d'Amphipolis
tombe aux mains de Brasidas
parce que Thucydide arriva trop tard en renfort

il le paya à sa ville natale
d'un exil perpétuel

les bannis de tous les temps
en connaissent le prix

2
les généraux des dernières guerres
face à une telle affaire
geignent à genoux devant la postérité
vantent leur héroïsme
et leur innocence
[...]

Thucydide dit seulement
qu'il avait sept vaisseaux
que c'était l'hiver

¹⁰ Cf. « ô Mer majeure du désir » (Perse 1982 : 281) ou encore : « Et vers la mer, de toutes parts, ce ruissellement encore des sources de plaisir » (Perse 1982 : 260).

et qu'il naviguait rapidement
[...] (Herbert 2012 : 117).

La confrontation « du courage d'être » des généraux de jadis avec la médiocrité des dirigeants de l'époque moderne ne devrait pas être lue comme un simple message politique, mais plutôt dans l'optique existentielle – comme métaphore de tout cheminement humain à l'encontre de « vents défavorables » qui font un parallèle entre l'imaginaire tellurique et aquatique. C'est ainsi qu'une « anabase manquée » maintient son potentiel imaginaire dynamique d'une montée vers les hauts de l'existence.

LES MODALITÉS D'UN RETOUR : ENTRE « LA GLOIRE DANS LES SABLES » ET « LA PUISSANCE DU GOÛT »

« Thalassa! Thalassa! » – le cri des Grecs qui ont atteint le sommet de la montagne Téchés, d'où ils ont aperçu la Mer Noire, cet avant-goût de leur terre natale – n'a pas signifié la fin de leur itinéraire. De même, la montée de Saint-John Perse vers les « hauts » de la carrière politique et la descente vers le territoire où règnent déception et désespoir, mais qui s'ouvrent aussi sur les espaces d'apaisement (Long Island et son retour, sans enthousiasme, aux côtes de la Méditerranée) – constituent pour ce « poète-diplomate-poète »¹¹ les étapes de son cheminement vers un rétablissement de sa « patrie intérieure » antillaise. La décision de Herbert de rester fidèle à son destin, de renoncer à la tentation d'accéder à la parole grégaire ou dominante, son désaccord profond et conséquent à la Pologne communiste de l'après-guerre, suivi par la désillusion de la Pologne des années 90, sont une révocation (ou tentative d'un rétablissement) de sa « petite patrie » Lvovienne.

L'exil « géographique » ou l'émigration intérieure donnent néanmoins naissance à des chefs-d'œuvre qui traduisent l'impossibilité d'un retour définitif à la patrie de leurs rêves. Il faut chercher donc les mots vrais et les images justes, capables de tracer le territoire imaginaire de telles patries. Les inquiétudes morales et la compassion ne sont pas des ingrédients de base de l'univers poétique de Leger – Perse, ce « créole déclassé », citoyen du monde (mal)assouvi. Herbert, poète engagé et solitaire, car « incompatible » avec le *mainstream* intellectuel et politique de son temps, embrasse dans sa poésie le processus historique jamais abstrait et reste attentif au devenir des exilés, ces naufragés des espaces familiers devenus étrangers, écrasés par la roue de l'Histoire.

Les anabases de deux géants de la poésie du XXe siècle posent les questions sur le sens de la *marche* (βασις) à travers les terres connues et toujours neuves et sur les modalités du dynamisme (ἀνά) des « inadaptés », « exilés », ainsi que du rôle de la parole poétique, engagée dans le processus, permettant d'établir le lien entre les

¹¹ Selon Laurent Fels, Saint-John Perse « n'établit pas de rapport direct entre la création artistique et l'événement politique » (Fels 2009). Ce lien se crée plutôt à travers son affirmation fondamentale de la vie qui implique au poète « le goût de vivre [le] temps fort » (Perse 1982 : 446). Son « émigration intérieure » des années d'après guerre n'exclue pas pour autant une critique des idées à la mode de ce temps qui sont : le matérialisme et l'existentialisme nihilistes. À son refus précédent de choisir entre Pétain et de Gaulle s'ajoute maintenant un autre : ni de Gaulle, ni la gauche militante.

contraintes de l'existence individuelle et le destin d'une civilisation. Saint-John Perse et Zbigniew Herbert : poètes souverains, explorant les variantes d'une anabase paradoxale qui consiste en une ascension vers les origines.

BIBLIOGRAPHIE

- BOSQUET Alain, 2009, *La Mémoire ou l'oubli*, Paris : Grasset.
- DELAPERRIÈRE Maria, 2012, Émigration intérieure et codes de contestation dans la littérature polonaise 1945–1980, *Wielogłos* 4 (14) : 315–325, disponible sur : <http://ejournals.eu/sj/index.php/Wieloglos/article/view/315-325> (consulté le: 17 juin 2021).
- DEVINCENZO Giovanna, 2009, Saint-John Perse entre errance et alliance, *Publifarum* n° 10, « Les Caraïbes : les convergences et affinités », disponible sur : <https://www.publifarum.farum.it/index.php/publifarum/article/view/163> (consulté le: 12 juin 2021).
- FELS Laurent, 2009, *Quête ésotérique et création poétique dans Anabase de Saint-John Perse*, Bruxelles : Peter Lang.
- FELS Laurent, 2012, 'Le Discours Nobel' de Saint-John Perse, une conception épistémologique de la poésie, file:///Users/stjasion/Downloads/20120525%20TC%20Fels%20Laurent%20(3).pdf (consulté le: 12 septembre 2021).
- GALLAGHER Mary, 1998, *La créolité de Saint-John Perse*, Paris, coll. « Cahiers Saint-John Perse » no 14, Paris : Gallimard.
- GAUTIER Brigitte, 2018, *La poésie contre le chaos : une biographie de Zbigniew Herbert*, Paris : Noir sur Blanc.
- HERBERT Zbigniew, 2012, *Monsieur Cogito. Œuvres poétiques complètes, II*, trad. du polonais par Brigitte Gautier, Gouville-sur-Mer : Le Bruit du Temps.
- LEVILLAIN Henriette, 2005, *Saint-John Perse*, Paris : ADPF.
- MELTZ Renaud, *Saint-John Perse, un diplomate comme un autre ?*, (in :) *Histoire, Economie & Société*, 2007/4, disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-histoire-economie-et-societe-2007-4-page-99.htm> (consulté le: 18 mai 2021).
- PLATON, 1883, *La République*, trad. Victor Cousin, disponible sur : [https://fr.wikisource.org/wiki/La_R%C3%A9publique_\(trad._Cousin\)/Livre_septi%C3%A8me](https://fr.wikisource.org/wiki/La_R%C3%A9publique_(trad._Cousin)/Livre_septi%C3%A8me) (consulté le: 12 mars 2020).
- PERSE Saint-John, 1960, *Éloges*, suivi de *La Gloire des Rois, Anabase, Exil*, Paris : Gallimard.
- PERSE Saint-John, 1982, *Œuvres Complètes*, Paris : Gallimard.
- SIEDLECKA Joanna, 2002, *Pan od poezji. O Zbigniewie Herbercie*, Warszawa : Prószyński i S-ka.
- TRZNADEL Jacek, 1986, *Hańba domowa*, Paryż : Instytut Literacki.
- VENTRESQUE Renée, 1995, *Le songe antillais de Saint-John Perse*, Paris : L'Harmattan.
- XÉNOPHON, 1835, *Retraite des Dix Mille*, Traduction de la Luzerne, disponible sur : <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/xenophon/anabase4.htm> (consulté le: 15 mars 2020).